Lundi, 17 septembre 1849. EDITION DU MATIN. 1re année. — N° 105.

# LA TRIBUNE DES PEUPLES

| ABONNEMENTS. | Un an. | Six mois. | Trois mois | Un mois. |
|---|---|---|---|---|
| PARIS. . . . | 24 fr. | 12 fr. | 6 fr. | 2 fr. »» |
| SEINE. . . . | 28 » | 14 » | 7 » | 2 50 |
| DÉPARTEMENTS . | 32 » | 16 » | 8 » | 3 »» |
| ÉTRANGER . . | 32 » | 16 » | 8 » | » »» |

Tout ce qui concerne l'Administration et les abonnements doit être adressé à l'Administrateur du journal.

*Les lettres non affranchies seront refusées.*

L'UN DES RÉDACTEURS GÉRANT : ALPHONSE HERMANT.

JOURNAL QUOTIDIEN.

BUREAUX : RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, N° 7.

ANNONCES.

| | |
|---|---|
| Une à neuf fois dans un mois, la ligne. . . | » fr. 80 c. |
| Dix fois dans un mois. . . . . . . . . | » — 80 |
| Réclames. . . . . . . . . . . . . . . | 2 — »» |
| Faits divers . . . . . . . . . . . . . | 3 — »» |

Les manuscrits déposés ne seront pas rendus. — Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. Eugène CARPENTIER.

*Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois.*

Impr. centrale des Chemins de fer de NAPOLEON CHAIX, r Bergère, 20

**Pacte fraternel avec l'Allemagne ;**
**Affranchissement de l'Italio ;**
**Reconstitution de la Pologne libre et indépendante.**

*(Ordre du jour de l'Assemblée nationale du 24 mai 1848.)*

## POLITIQUE GÉNÉRALE.

PARIS, 16 SEPTEMBRE 1849.

Le *Constitutionnel* publie différents documents diplomatiques, tels que les notes échangées entre les chargés d'affaires d'Autriche et d'Angleterre, les instructions du ministère anglais, etc., le tout se rapportant à la dernière guerre d'Italie.

Nous n'avons pas cru intéressant de communiquer *in extenso* à nos lecteurs toutes ces pièces justificatives du grand procès international, terminé déjà, comme on sait, grâce aux faits accomplis. La correspondance en question constate officiellement ce que personne n'ignore, savoir que le cabinet autrichien, durant la guerre d'Italie, promettait l'indépendance à la Lombardie et de grandes concessions à l'État vénitien. Le *Constitutionnel*, dont tout le monde connait la sympathie pour la cause autrichienne, qu'il croit toujours être celle de l'ORDRE, de l'honnêteté et de la modération, accuse de nouveau les *démagogues* italiens d'avoir empêché l'Autriche de réaliser ses projets si salutaires pour l'Italie.

Il suffit de faire attention aux dates de toutes ces notes et instructions pour comprendre les motifs qui les ont dictées, ainsi que le but que le cabinet autrichien poursuivait en 1849 par les voies diplomatiques, et qu'il a si heureusement atteint.

On connait l'habileté des diplomates de Vienne ; les documents publiés dans le *Constitutionnel* en donnent des preuves nouvelles. Rappelons-nous la position où se trouvait l'Autriche dans le temps où M. Hummel Auer commença à correspondre avec le chargé d'affaires de l'Angleterre. La Hongrie se levait alors tout entière, prête à appuyer les mouvements révolutionnaires qui éclataient à Léopol, à Prague et jusque dans la capitale de l'empire. Le maréchal Radetzki ne conservait de toute l'Italie qu'un territoire de quelques lieues, protégé par les canons de trois forteresses. Les armées de toute l'Italie, y compris le royaume de Naples, faisaient le siége de ces forteresses, auxquelles l'insurrection vénitienne ôtait tout espoir de recevoir du secours. Dans cet état de choses, pendant que l'armée autrichienne d'Italie se trouvait condamnée à l'inaction, le cabinet de Vienne ouvrit sa campagne diplomatique. Il avait pour but unique de *gagner du temps*. Il fallait pour cela paralyser les efforts du roi de Piémont, obtenir l'alliance ou la neutralité de celui de Naples, séparer l'intérêt des Lombards d'avec celui du reste de l'Italie, et isoler ainsi Venise et l'Etat vénitien.

De la possession de l'Etat vénitien dépendait l'issue de la guerre. Le maréchal Radetzki ne pouvait rien entreprendre contre les armées d'Italie avant d'avoir reçu des renforts. Ces renforts ne pouvaient venir que par les chemins qui traversent la Vénétie. Toute la question militaire était là. C'est un intérêt qui dicta les notes diplomatiques du cabinet de Vienne. On persuada au pape que l'on était prêt à reconnaître l'indépendance de l'Italie tout entière, Venise exceptée. On espérait ainsi tromper ce que le *Constitutionnel* appelle « les démagogues de Rome, » c'est à dire tous les patriotes des Etats romains, et les maintenir dans l'inaction. On complota avec le roi de Naples une contre-révolution suivie d'un bombardement. C'est ce qui rendit au roi le pouvoir despotique dont il profita pour rappeler son armée, en trahissant le premier ouvertement la cause de l'Italie.

On promit, de la part de l'Autriche, au roi de Piémont d'ériger la Lombardie en Etat indépendant. On abandonnait de même les duchés de Parme, de Plaisance, etc. On restituait tout cela à l'Italie; la Vénétie exceptée.

Les hommes politiques du *Constitutionnel* s'étonnent que la Lombardie n'ait pas accepté de si belles conditions. On la laissait indépendante, libre de se choisir un gouvernement, libre de jouir en repos de son bien-être matériel. Pour s'assurer tous ces avantages, les Lombards n'avaient qu'à séparer leur cause de celle de leurs frères vénitiens; ils n'avaient qu'à faire à part leur paix avec l'Autriche dans l'intérêt de leur égoïsme. Or, les Lombards préférèrent souffrir avec l'Italie tout entière.

Ce fait, le *Constitutionnel* le trouve inexplicable, à moins d'y voir les résultats des menées démagogiques. Le *Constitutionnel* n'a pas assez remarqué que dans ces conditions de paix offertes à l'Italie par l'Autriche, on n'accordait pas d'indépendance à la Vénétie.

Nous en avons dit plus haut la raison; le *Constitutionnel* parait l'ignorer, mais elle était parfaitement connue des Lombards.

Les Lombards savaient bien que du moment où l'armée de Radetzki aurait rétabli ses communications avec l'Autriche, celle-ci aurait mis fin à toutes ces discussions diplomatiques, qui n'avaient, comme nous l'avons dit, d'autre but que de gagner du temps. Car, supposez qu'un traité solennel eût été conclu, il y a un an, entre l'Autriche et la Lombardie, que ce traité eût été garanti par la France; supposez encore que les Autrichiens se fussent avisés d'en violer toutes les conditions; les Lombards se seraient alors adressés à la France. Dans ce cas, quel conseil le *Constitutionnel* eût-il donné au gouvernement français?— Le même apparemment qu'il donna lors des affaires d'Orient, de Cracovie, de Posen, où l'on violait ouvertement les traités dans lesquels la France était une des parties contractantes. Promesses de l'Autriche, ou traité solennel avec l'Autriche! l'Italie sait, par expérience, quelle en est la valeur.

La colère du *Constitutionnel* contre les *démagogues* d'Italie nous parait illogique. Le *Constitutionnel* les accuse d'avoir perdu la cause et l'indépendance de l'Italie, et favorisé par là la réaction autrichienne. Mais ils se trouveraient ainsi avoir agi dans l'intérêt le plus cher des hommes du *Constitutionnel*. On n'aurait donc pas dû s'en fâcher.

Il n'y a pas plus de logique dans les accusations haineuses dont le *Constitutionnel* ne cesse d'accabler la nation lombarde.

Il rappelle aujourd'hui même que la Lombardie *« n'a donné à Charles-Albert ni une recrue, » ni un canon, ni un écu. »* Il aurait pu rappeler également ce qu'il a dit tant de fois durant la guerre d'Italie, sur la *lâcheté* des Lombards et l'empressement avec lequel ils ont livré leur pays à l'Autriche. Nous rappellerons, de notre côté, que les Lombards avaient mis à la disposition du roi de Piémont tous leurs écus, tous leurs canons et tous leurs hommes. Cette fatale confiance a été la cause principale de leur ruine. Si l'on avait laissé les Lombards agir seuls, ils auraient résisté à Milan comme ils l'ont fait à Como, à Brescia, à Rome.

La réputation militaire des Lombards est établie sur des faits nombreux et bien avérés. Cette réputation attire aux Lombards, de la part de l'Autriche, de terribles persécutions dont on lit chaque jour le récit : elle nous explique les petites persécutions du *Constitutionnel*.

La *Presse* reproduit et complète les documents publiés par le *Constitutionnel*. On y voit la preuve que dans le cas où l'armée française eût passé les Alpes, les Autrichiens étaient décidés à se retirer vers l'Isonzo. Rien de plus naturel. Radetzki qui, avant sa réunion avec l'armée de Nugent et d'Aspre, pouvait à peine tenir tête aux Piémontais, n'aurait certes pas attendu l'armée française sous les murs de Vérone. C'était alors une opinion générale en Italie qu'il suffisait d'une seule division française pour délivrer à jamais l'Italie du joug des Autrichiens. Mais les diplomates autrichiens se gardent bien de dire le véritable motif de la retraite que Radetzki se proposait de faire vers l'Isonzo.

D'après notre diplomate, si le maréchal Radetzki avait abandonné les Italiens, ce n'eût été que pour laisser à ceux-ci l'occasion de faire *une seconde fois* l'expérience du régime français. La diplomatie autrichienne adressait aux Français les menaces que voici : *« Français! nous » n'irons pas à votre rencontre. Si vous venez nous » chercher, nous nous retirerons. »*

La *Presse* explique ces menaces à sa manière; elle y voit le progrès des sentiments pacifiques. Elle conseille à la France de désarmer. Nous ferons remarquer que Milan et la Lombardie ont été livrés à l'Autriche dans un état complet de désarmement; ce qui n'a pas préservé les Lombards de la confiscation, de la proscription et de la bastonnade.

Nous lisons dans le *Moniteur*, partie officielle:

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

*Liberté, Egalité, Fraternité.*

**Au nom du peuple français,**

Le président de la République
Décrète ce qui suit:

L'intérim du ministère de l'instruction publique et des cultes est confié, à partir du samedi 15 du présent mois, à M. Lanjuinais, ministre de l'agriculture et du commerce.

Fait à l'Elysée National, le 14 septembre 1849.

L. N. BONAPARTE.

*Le garde des sceaux, ministre de la justice, président du conseil,*

ODILON BARROT.

Cette ordonnance, cet intérim, c'est la retraite déguisée de M. Falloux. C'est bien. Maintenant il faut que M. le président autorise M. le général Rostolan à consulter le peuple romain sur la forme de gouvernement qu'il préfère. La retraite de M. de Falloux doit être le signal de la déroute de la ligue orléano-légitimiste. Si M. le président de la République entre dans cette voie, le Peuple français ne lui refusera pas son appui; sinon, il faut qu'il sache que la France ne le soutiendra pas dans ses luttes contre les partis *anti*-révolutionnaires.

Rétablissement de la souveraineté du peuple à Rome; hors de là il n'y a pas de salut pour M. le président de la République.

L'attitude ferme, énergique, nationale de la chambre des députés du Piémont n'a pas le bonheur d'obtenir l'approbation de nos journaux réactionnaires. Ils se plaignent qu'elle fasse de sa liberté parlementaire un instrument d'agitation, qu'elle abuse des discussions irritantes, qu'elle soulève des questions ministérielles!

Si le journal de M. Thiers ne nous avait pas fait ces tristes révélations, nous aurions eu beaucoup de peine à trouver, dans la conduite prudente et noble des députés qui siégent à Turin, tous les méfaits qu'il signale. Voyez donc le grand tort: la chambre a voulu examiner consciencieusement le traité fait avec l'Autriche. La rançon imposée au Piémont a arraché quelques cris aux députés patriotes; ils ont trouvé que la paix était trop chèrement achetée; que ce tribut, dicté par l'étranger, allait obérer pour longtemps les finances du pays; ils ont voulu savoir si le ministère avait fait tout ce que son devoir lui pres-

---

# FEUILLETON DE LA TRIBUNE DES PEUPLES

DU 17 SEPTEMBRE 1849.

## BEAUX - ARTS.

### SALON DE 1849.

**PEINTURE. — 3e ARTICLE.** (1)

MM. LECOMTE, COURBET, LESSORE, PENGUILLY, DAUMIER, COROT.

Voici un tableau que nous sommes bien tenté de trouver admirable, c'est la *Visitation*, de M. Emile Lecomte, dont les critiques, nos précédents, nous semblent avoir fait trop bon marché ; il est vrai que cette toile, marquée au coin d'une distinction peu commune, ne prend pas de force le regard; c'est un tableau de bonne compagnie qui ne se jette pas à la tête des gens et qui se laisse rechercher au lieu de faire des avances effrontées ; nous avons vu rarement une plus belle chose, aussi croirions-nous adresser un éloge bien mesquin en nous bornant à dire que c'est le plus beau tableau religieux du salon; et si nous éprouvons un regret, c'est de l'embarras qui nous tient, n'ayant que la ressource des mots pour traduire a nos lecteurs les beautés de premier ordre qui font saillir cette œuvre et pour expliquer tout le plaisir qu'elle nous a causé.

C'est au moment où Marie vient chez Elisabeth, et où cette dernière franchit le seuil de sa maison à l'encontre de la vierge. « Aussitôt qu'Elisabeth entendit la voix de Marie qui la saluait, son enfant trsssaillit de joie dans son sein ; elle fut remplie du Saint-Esprit.

« Et élevant la voix, elle s'écria : Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de votre ventre est béni, »

« Puis elle dit : D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur me visite? » etc., etc. « Alors Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur. »

« Et mon esprit se réjouit en Dieu mon sauveur. »

« De ce qu'il a regardé la bassesse de sa servante; car désormais je serai appelée bien heureuse dans tous les siècles. »

Nous n'avons pu résister au désir de citer ce passage ; il nous épargne une description ; en effet, l'esprit de ces paroles daus toute leur magnificence de sérénité radieuse, dans leur calme majesté se trouve empreint en l'œuvre de M. Lecomte et lui fait une sorte d'auréole extra-mondaine.

Le paysage lointain sur lequel se découpent les colonnes du péristyle, et qui rappelle les paysages du Poussin, est d'une sage et suave harmonie avec ses eaux limpides et bleues où se mirent de vieilles tours. Il y règne une placidité joyeuse qui repose les yeux et l'âme.

Impossible de rendre mieux l'expression de noblesse affectueuse des deux saintes personnes ; il y a sur les traits de Marie un air de chasteté autrement compris à coup sûr que celui des vierges hautes en couleur de Murillo, et même des vierges païennes, aux lignes sensuelles, de Raphaël. Ce n'est pas davantage cet air bigot et étroit des saintes du moyen-âge; ici, c'est l'ietelligence de la bonté, la dignité de la candeur; on dirait de deux vertus rayonnantes qui se donnent une accolade fraternelle.

Les lignes d'architecture sont très belles ; pas de détails oiseux ; le dessin est d'une harmonieuse sévérité ; la couleur revêt cet éclat sobre et contenu qui convenait au sujet; quelques plis peut-être se répètent un peu dans un pa rellélisme trop exact. Faut-il le dire franchement? Eh ! bien, oui... qu'on en pense ce qu'on voudra, nous préférons cela à bien des œuvres très vantées, de M. Ingres, œuvres qui, par parenthèse, mettent tant de pruderie dans leur exhibition.—Ce tableau n'a pas été commandé par M. le ministre de l'intérieur.

M. Courbet. Dans un genre tout différent, voici un maître; ce n'est que cette année que M. Courbet a pris possession de son pouvoir; il l'a fait avec éclat, et dans sa peinture magistrale et robuste on ne pressent guère le débutant.

Quatre paysages et trois intérieurs forment le bagage de cet artiste qui est subvenu à tout avec une flexibilité de talent bien remarquable. Signalons cependant quelques maladresses ou du moins un peu d'incurie dans certains de ses paysages.

Dans *les communaux de Chassagne*, soleil couchant, paysage d'une rusticité sombre, des nuages trop minces, trop criards, déparent mal à propos le reste. Nous aimons mieux la *Vallée de la Loue* ; les rocs et les terrains verdâtres où la nuit commence à mettre son crêpe, et qui tranchent sur un ciel glauque et ambré, sont d'un effet saisissant.

Mais nous lui préférons encore la *Vue du Château de Saint-Denis* (le soir), prise du village de Scey en Varay. M. Courbet voit à travers un étrange prisme ; on trouve dans ce dernier paysage ces rocs à pic aux tristesses grisâtres que le peintre paraît affectionner, ces broussailles mal peignées, ces ronces hardies, ces genêts hérissés, ce gazon ras et sec qui donnent aux premiers plans un aspect de sauvagerie ultra-naturelle. Deux ou trois touches de sa rude brosse ont laissé tomber dans les profondeurs ombreuses de la vallée quelques opales bleuissantes accusant le miroitement des eaux.

L'artiste, qui a été fortement impressionné, s'est librement traduit au spectateur, et l'on éprouve une sensation pénétrante à considérer ces mystères de clair et d'ombre, ces mélancolies crépusculaires de la nature.

*La vendange à Ornans*, motif beaucoup plus gai, consiste en un arbre énorme du vert le plus aimable, sous lequel un gars presse des raisins ou écrase des pommes dans un cuvier; l'arbre, qui emplit tout le paysage de ses rameaux exubérants, est planté en un terrain à herbe épaisse et détache ses feuilles sur un roc gris de perle, qui traverse le tableau d'un bout à l'autre. Ce motif peu compliqué est exécuté avec une largeur, une simplicité qui séduisent ; quelques lourdeurs peut être dans le feuillé.

Le fusin où le peintre est représenté en bonnet de coton, bien que d'un effet de clair obscur, très piquant, nous a paru trahir une intention comique d'un goût médiocre.

Mais arrivons à la toile où la maîtrise de l'artiste s'est inscrite en majuscules : *Une après-dînée à Ornans*. Dans cet intérieur, des personnages de grandeur naturelle, vêtus avec le sans-façon campagnard le moins coquet, sont attablés, les pieds sur les chenets; le repas est pris; sur la nappe maculée s'étalent quelques assiettes avec des flacons verdâtres, et l'on voit rire au fond des verres, remplis d'un travers doigt, un bon vieux vin rance, dont les fauves topazes se sont élaborées trente ans sous le sable profond du caveau.

La cheminée, qui s'ouvre largement, abrite les convives sous les pans de son manteau enfumé. Celui qui occupe le milieu du tableau, et dont la casaque blanchâtre concentre la lumière, allume sa pipe à un tison, et sous son escabeau massif un grand chien butor et sérieux s'épate avec l'indolence pensive d'un pacha; un second personnage promène l'archet sur un violon, et les trois autres, dont l'âge et l'expression attentive sont variés, écoutent tous cette musique avec le loisir sensuel de gens qui digèrent et suivent avec un recueillement doucement mélancolique les notes qui s'envolent de l'archet.

Bien-être rustique légèrement spiritualisé, joies innocentes et tempérées où la bonhomie a les coudées franches, heure passagère où le cœur se réchauffe, où les rides laissent en paix les sourcils, où s'ouvrent quelques espaces égayés, où l'esprit s'ébat avec d'aimables fantaisies *emmy* les prés de l'espérance... vous êtes admirablement rendus dans ce tableau, que tout grand artiste vivant ou défunt signerait avec joie des deux mains...

Malgré des ombres très vigoureuses, pas de *noirs*; la couleur vénitienne sur la rob sticité flamande. C'est doré, c'est tendre et c'est ferme, et, pour nous servir de l'argot énergique de l'atelier, c'est *tripoté dans la pâte* avec un aplomb persévérant, avec une assurance despotique à mettre au désespoir les plus forts. Bravo! M. Courbet.

Nous voudrions vous adresser une demande, si toutefois la chose est dans votre tempérament; peignez donc autre chose que l'affreux costume moderne; savez-vous qu'il n'a fallu rien moins que toute votre force pour extraire le beau d'un terrain si ingrat; n'avez-vous pas eu peur

(1) Voici les nos des 4 et 7,

crivait pour réduire à des proportions plus justes cette énorme rançon; quel crime!

Ils ont voulu s'assurer que le ministère avait pris à cœur les intérêts des Lombards, des Lombards qui s'étaient donnés au Piémont avec tant d'unanimité; qu'il avait stipulé pour eux les conditions d'une amnistie qui ne serait point illusoire; quel crime!

Ils ont, non pas évoqué, comme le prétend le journal de M. Thiers, mais ils se sont saisis, d'après l'invitation du ministère lui-même, de la question relative aux évêques d'Asti et de Turin; et ils ont trouvé qu'il était scandaleux que ces deux prélats se fussent depuis deux ans éloignés de leur diocèse; que par esprit d'opposition au gouvernement établi ils fissent à l'étranger leur résidence, touchant le traitement qui leur est attribué, le revenu de leurs prébendes, et vivant somptueusement aux dépens de l'état et de leurs ouailles.

C'est là peut-être le plus grand crime des députés du Piémont aux yeux du journal de M. Thiers, aujourd'hui si fervent catholique.

Mais celui qui le surpasserait encore, n'est-ce point d'avoir voulu empêcher que Garibaldi ne fût expulsé du Piémont? N'est-ce point d'avoir reproché au ministère sa conduite anti-nationale à l'égard d'un homme qui avait tout abandonné pour se dévouer au salut de la nationalité italienne, au salut de sa liberté?

Quelque étranger que soit devenu le journal de M. Thiers aux questions de liberté, de nationalité, nous nous étonnons cependant qu'il ait osé faire au parlement piémontais un reproche des débats qui se sont élevés à cette occasion. C'eût été une ingratitude odieuse que de ne pas élever la voix en faveur d'un homme qui est l'honneur de l'Italie, qui en a été le dernier défenseur. Cette honte, les députés du Piémont n'ont pas voulu s'y soumettre.

Mais tous ces débats soulèvent des questions ministérielles! Voyez le grand mal! Et d'abord, ce ne sont point les députés qui soulèvent des questions ministérielles; ce sont les ministres, lorsque, de leur propre mouvement ou mal conseillés,ils prnnent des mesures mauvaises. Mais est-ce à M. Thiers, qui, lorsqu'il a été hors du pouvoir, a, dans sa vie parlementaire, sans cesse et toujours mis en danger l'existence de ses compétiteurs ou de ses rivaux, qu'il appartient d'élever une semblable objection? Allons donc! Ce reproche est d'autant plus miserable qu'il faut pour le faire avoir oublié tout son passé.

Nous avons dit notre avis sur les reproches adressés aux députés du Piémont. Quant à notre opinion sur ces mêmes hommes, nous trouvons qu'il serait difficile de réunir à un degré plus éminent le patriotisme, la sagesse et l'éloquence. Epargnez-leur les conseils de votre pusillanime politique, ils ne vous comprendraient pas plus que la France ne vous comprend.

---

L'*Univers* publie une lettre adressée par M. le général Rostolan à M. Barély, ancien procureur-général à Aix.

Laissons de côté l'esprit dans lequel cette lettre est conçue; l'aveu qui suit nous a frappés : « Les habitants du Transtévère, que vous avez vus si dévoués au Pape, lui sont maintenant hostiles!!! »

Plairait-il à la feuille jésuitique de nous dire pourquoi? Serait-ce que la commission gouvernementale des éminentissimes cardinaux aurait donné aux bons habitants de Rome un avant-goût des douceurs qui les attendent, aussitôt que tous les abus anciens auront pris le temps de mûrir?

« Ici comme en France, c'est la guerre du pauvre contre le riche. — Elle est d'autant plus acharnée qu'il y a de très grandes fortunes et une masse de malheureux. Le pape aura de la peine à rétablir l'ordre dans ses Etats. »

Et vous trouvez sans doute du dernier ridicule que ces malheureux osent crier leur faim par dessus les toits... et qu'ils ne sachent pas gré à MM. les cardinaux de ces immenses fortunes dont la source leur est connue, et dont on leur promet le maintien au détriment de leur propre subsistance.

« Le Pape aura de la peine à rétablir l'ordre. » Vraiment!... Est-ce bien possible? Quoi! ce même pape dont les Romains demandaient le retour à cor et à cris? Avouez-le; votre enthousiasme de sacristie ne vous aurait-il pas quelque peu donné le change? »

---

La *Gazette de France* joue à la subtilité; elle établit des catégories de royalistes : les royalistes nationaux et les royalistes absolutistes. Le Peuple, qui ne sait pas sophistiquer, ne comprend rien à ces distinctions-là; pour lui, qui est la *nationalité* même, il n'accueillera jamais comme *nationaux* des hommes qui ont fomenté la guerre civile, qui ont pactisé avec l'Anglais, qui ont conspiré à Coblentz, qui ont servi dans les régiments de Condé, qui ont aidé l'étranger à envahir le territoire de la patrie, qui ont enfin sacrifié à *l'idole du royalisme* l'honneur, la puissance, la gloire, l'inviolabilité de la France.

---

L'avocat Petrocchi, dont nous avons annoncé l'arrestation, a été mis en liberté. Cette arrestation, à ce que l'on avait dit, était due à un libelle qni lui avait été attribué. M. Petrocchi repousse cette imputation.

---

Un journal italien, le *Ceneore*, de Gênes, fait cette observation que le pape est resté à Gaëte, neuf mois, neuf jours et neuf heures.

Le pape, au bout de ce temps, n'a pourtant accouché que d'un voyage à Naples.

---

Mazzini a fait paraître à Lausanne le programme d'un journal qu'il doit publier sous ce titre : l'*Italia del Popolo*.

---

On lit dans le *Democrate du Var* :

L'escadre de la Méditerranée, qui se préparait à mettre sous voile pour l'expédition contre le Maroc, et avait embarqué, dans la matinée d'hier, des troupes d'infanterie et d'artillerie de marine, ainsi qu'une cargaison complète de projectiles, est toujours sur notre rade.

L'ordre est arrivé, dit-on, de Paris de suspendre son départ. Il est certain que, dans la soirée d'hier, on n'a pas continué avec la même activité ce qu'on avait commencé le matin.

C'est à l'arrivée du *Vauban*, que nous avons annoncée dans notre dernier numéro, que l'on attribue généralement ce contre-ordre. Effectivement, le télégraphe n'a cessé de jouer depuis l'arrivée de cette frégate à vapeur, venant de Gaëte; et l'on comprendra sans peine que les nouvelles qu'elle a pu apporter soient de nature à faire hésiter le gouvernement sur l'opportunité d'envoyer notre escadre hors de la Méditerranée, au moment où la question romaine se complique de plus en plus.

---

Le *Moniteur* rectifie en ces termes la lettre du citoyen Perrey, que nous avons publiée hier.

1° Le sieur Perrey, ingénieur civil, a été renvoyé, par ordonnance de la chambre du conseil, en date du 13 du courant, devant la chambre des mises en accusation de la cour d'appel, pour avoir pris part au mouvement insurrectionnel du 13 juin dernier, en uniforme de garde national; et en outre, l'ordonnance décide qu'il sera mis à la disposition de l'autorité militaire, pour, aux termes de l'art. 2 du décret du 27 juin 1848, être traduit devant un conseil de guerre comme ayant exercé un commandement dans l'insurrection de juin 1848;

2° L'individu dont le sieur Perrey signale la détention comme devant être l'objet de l'indignation publique, est un nommé Fournier, renvoyé également devant la chambre des mises en accusation, par ordonnance du 14 courant, 1° pour avoir, le 13 juin 1849, dans un mouvement insurrectionnel, porté *une arme apparente ou cachée*, et avoir fait usage de cette arme; 2° pour avoir, dans le même mouvement, commis une tentative d'homicide volontaire sur la personne du sieur R···.

Nous attendons la réponse des intéressés; provisoirement, nous avouons ne pas comprendre comment une arme peut être à la fois apparente et cachée.

---

La bourgeoisie allemande ayant fait avorter la révolution allemande de mars 1848, il était naturel que le féodalisme et l'absolutisme, mondain ou spirituel, reprissent peu à peu leurs anciennes places en Allemagne. Le parti républicain, démocratique et social, qui est essentiellement sympathique aux partis républicains chez les nations voisines, lutta en vain contre la haute et la moyenne bourgeoisie; celle-ci ne put ni voulut abandonner la peur pusillanime et peu intelligente du socialisme. Ainsi, au parlement de Francfort le parti du progrès social et radical se trouva constamment tenu en échec non seulement par les féodaux et les hommes *de la grâce divine*, mais aussi par les bourgeois libéraux et par la fraction déjà presque oubliée des *gallophages* de 1813 et 1815. En outre les erreurs commises par Hecker, le chef des républicains dans le midi et l'ouest de l'Allemagne, avaient été déjà funestes dans le principe; Struwe et Charles Blind ne réussirent pas davantage, parce que la bourgeoisie libérale contraria perpétuellement tous leurs projets d'insurrection et de *républicanisation* de Bade.

Vraiment affreuse était la lutte haineuse et envenimée que notre parti avait à soutenir dans l'enceinte du parlement de Francfort contre les partis ennemis; on en connaît l'issue. La République française n'avait qu'à lever le doigt, et le parlement de Francfort, l'Assemblée constituante de Berlin, l'Assemblée constituante de Vienne s'épuraient et se transformaient par deux ou trois secousses bien dirigées, en Conventions radicales et populaires.

Ce qui aggrave la situation intérieure comme extérieure de l'Allemagne, c'est la nature particulière de ses relations géographiques ethnographiques, statistiques et commerciales avec quatre de ses voisins, avec les Italiens, les Polonais, les Danois, les Hollandais. Ni l'Angleterre, ni la France ne se trouvent dans cette position gênante.

L'Allemagne reste courbée elle-même sous le joug déshonorant de 36 princes et principicules, dont le nombre, addition faite de tous les membres des deux sexes composant les maisons régnantes, s'élève actuellement à seize cents individus *augustes* et *sérénissimes de par la grâce divine*, qui s'appellent bien réellement *les possesseurs* du territoire allemand. Cette foule princière, incomparablement plus nombreuse que celle qui existe en aucun autre pays, se trouve énumérée, on le sait, par actes de naissance et enregistrée dans l'Almanach officiel de Gotha pour 1849.

Eh bien! c'est sous la pression incessante, sous l'influence machiavélique des intérêts de famille et de camarilla de ces seize cent et quelques princes et princesses de *par la grâce divine*, que la nation germanique a nécessairement vu se compliquer au plus haut degré ses rapports internationaux avec les Peuples voisins. Ainsi, la presse démocratique et sociale dans l'Allemagne de 1848 n'a jamais discontinué de réclamer l'indépendance instantanée de la Lombardie, de Cracovie, de Posen, de la Gallicie, et une solution franchement droite et honnête dans l'affaire danoise et hollandaise.

La presse démocratique et sociale de l'Allemagne, toute muselée qu'elle est à présent, ne cesse de faire entendre un cri sympathique pour les Hongrois, les Italiens, les Posnaniens; mais que voulez-vous qu'elle fasse contre trente-six despotes allemands qui reçoivent les ordres de Saint-Pétersbourg et tous les renseignements désirables du gouvernement de la République française! En outre, la censure n'étant pas encore rétablie, un code pénal extrêmement sévère fonctionne avec fureur contre la presse allemande partout où elle n'est pas supprimée par un état de siége quelconque; nous ne comptons guère plus de journaux libres en Allemagne que ceux-ci : la *Nouvelle Gazette allemande*, à Francfort, rédigée par le médecin Luning; la *Presse Libre*, à Hambourg, rédigée par le professeur et ex-député parlementaire Froebel, le *Journal de Trèves*, à Trèves, dans la Prusse rhénane : voilà tout...

Nous avons dit que les rapports internationaux de la nation germanique avec les nations voisines sont fort épineux, et certes il n'y a guère lieu de s'en étonner. Elle a eu de tout temps le malheur de manquer de ce qu'on appelle généralement frontières natuJelles; elle a eu le malheur plus grand encore de ne jamais pouvoir constituer ou maintenir de frontières artificielles et rationnelles. Vers tous les points de sa circonférence, la race germanique ne sait guère dire : ici finit mon territoire national, là commence celui de l'étranger. Ainsi la frontière méridionale est flottante; celle de l'orient est incertaine; celle de l'ouest est douteuse, et celle du nord même, qui, en raison de la côte maritime des deux mers Baltique et septentrionale, peut s'appeler en effet la limite la mieux dessinée de l'Allemagne, se trouve aussi, à l'heure qu'il est, fortement contestée dans le Sleswig.

Ce triste fait s'explique d'abord par la dispersion de la race germanique, qui a lancé, depuis huit siècles sans interruption, des colonies dans toute l'étendue de l'Europe, entre la Newa et les Alpes occidentales, sans avoir eu la force de germaniser entièrement les pays étrangers entamés par elle, et sans avoir eu la prudence de se faire aimer par eux. Perpétuellement exploitée par ses innombrables dynasties indigènes, la nation allemande n'a jamais su centraliser chez elle le pouvoir dynastique dans une seule maison régnante, ni rallier les colonies allemandes entre elles et les rattacher au centre gemanique.

Cette dissémination de l'énergie nationale, au dehors comme au dedans, a quelque chose d'éminemment déplorable, et plus d'un Allemand démocrate en a eu le cœur brisé; surtout parce que c'est précisément ce morcellement honteux et ridicule que les souverains allemands appellent le bon *statu quo* et qu'ils se préparent ce moment à consolider de nouveau. Qu'est-ce en effet que la fameuse ligue des trois rois, si ce n'est une fusion profonde entre le nord est absolutiste, composé par les despotes couronnés de Saxe, de Prusse, de Meklenbourg et de Hanovre, d'un côté, et le sud-ouest libéral ou radical de l'autre? Certes, nous n'aurons jamais de paroles assez brûlantes pour stigmatiser la bassesse immonde, le mysticisme fantastique et inintelligent de Frédéric-Guillaume IV, qui, tout en possédant, depuis 1840, le moyen d'opérer la fusion des trente-six souverainetés germaniques en une seule masse solide et unie, n'a cessé de tergiverser et de faire de la politique *moyen age*.

Le parti républicain rouge en Allemagne a dit depuis longtemps : « Chassez les trente six, extirpez s'il le faut leurs familles, hommes, femmes et enfants, ou transportez-les tous à la fois dans une île lointaine, aux Antipodes, à la Nouvelle-Guinée, par exemple; ce n'est qu'alors, et après avoir conquis la liberté dans les trente-six principautés, que vous pourrez établir l'unité de l'Allemagne. » On n'a pas voulu prêter l'oreille à ces conseils, on a eu la folie d'espérer en tel ou tel prince souverain allemand, comme continuateur de l'œuvre interrompue du grand général Wallenstein dans la guerre de Trente Ans, qui en effet, à l'imitation de Louis XI et de Richelieu, avait commencé à conquérir une bonne partie de l'Allemagne au profit de la dynastie autrichienne; dynastie si parfaitement incapable, du reste, de comprendre une idée pareille qu'elle fit assassiner le général unitaire, le seul général vraiment politique et patriotique que l'Allemagne ait produit dans le courant de tant de siècles.

Eepérons donc que l'Allemagne progressiste, pour rompre tout à fait avec l'Allemagne officielle, aura enfin appris à désespérer. Ce n'est que par le sentiment de sa honte inouie jusqu'alors dans les annales du monde, et par une sainte haine contre ceux qui ont causé sa honte séculaire, que la nation germanique pourra se réhabiliter. Les démocrates allemands de 1848, en demandant la guerre de la Prusse et de l'Autriche contre la Russie, pour laver enfin le crime commis par les Hohenzollern et les Habsbourg contre la nation polonaise, avaient seuls raison. Mais, mon Dieu, est-ce que MM. les ministres d'Etat Camphausen, Hansemann, Milde et les autres grands banquiers et industriels de la Prusse libérale n'avaient pas beaucoup plus à craindre de la part des *communistes* que des *Cosaques?* « Les Cosaques sont les soldats de l'ordre, » disait l'autre jour un journal allemand.

« Que les Cosaques se hâtent donc de venir abreuver leurs haquenées sur les bords du Rhin, c'est ce qui peut sauver la démocratie, » répondait une autre feuille allemande.

---

### Correspondance particulière de la TRIBUNE DES PEUPLES.

Londres, 15 septembre 1848.

Monsieur,

Le gouvernement anglais a vu depuis deux ans tous les Peuples du continent s'agiter et se lever en armes pour la conquête de la Liberté. Il a vu successivement éclater la révolution sociale en France et en Allemagne, la révolution politique en Italie et en Hongrie, et il s'est enveloppé dans l'indifférence du *laissez-faire, laissez-passer*.

Il a étouffé en passant les cris d'agonie de l'Irlande expirante, et au lieu de lui envoyer le médecin du corps et de lui donner la réforme sociale, il l'a fait assister à son lit de mort par le médecin de l'âme, par la papesse anglicane, qui prepare en ce moment à Balmoral de nouvelles formules de prière pour conjurer la misère et le choléra.

Pauvre Irlande! elle s'est retournée sur son lit de douleur, pour ne pas voir passer la marche royale, qui semblait insulter à son abjection, pour ne pas écouter cette prière hérétique, qui froissait son orthodoxie.

Le ministère anglais a donc laissé faire, en Europe, la réation absolutiste, et laissé passer la justice de Nicolas. Il a jeté sur l'Irlande l'anathème de Malthus, et s'est dit : Tout est bien, puisque tout est calme et tranquille autour de moi.

Mais il n'a pas réfléchi que l'égoïsme porte malheur,

---

qu'à lui faire traverser cette enveloppe réfractaire il ne restât à mi-chemin et ne se refusât à rayonner autour d'un ignoble feutre!

Si nous étions que de vous, avec votre admirable couleur et votre large facture, il nous plairait de peindre tels motifs où le luxe externe de la vie fût un peu moins raréfié, des sujets à la Véronèse ou à la Titien; ces artistes peignaient pour les grands seigneurs, dira-t-on, qu'importe? Traitez-nous en grands seigneurs, donnez-nous de ces belles images où la vie soit comme une apparition éblouissante.

L'humanité ne sera pas toujours cette gueuse que nous savons, cette misérable en haillons sordides, où se montrent ça et là quelques lambeaux de pourpre et quelque galon d'or. Le luxe créé par tous appartiendra à tous; peignez donc votre Eldorado, artistes; à l'humanité de réaliser le rêve lorsqu'elle aura la libre possession de toutes ses forces, et qu'aucun obstacle physique ou moral ne viendra plus étrangler la circulation de sa sève; lorsque le cerveau des inventeurs aura, d'un jet suprême, traversé de son fluide la pierre et le métal, et que, libre par la philosophie et libre de par la mécanique, cette rude et noble façon de palper à la puissance, l'homme divinisé mettra les doigts sur sa sphère en sacro-saint empereur.

M. Daumier. Celui-ci, nous le connaissons bien, grand dieu, merci!.. non pas qu'il ait couvert beaucoup de toiles, mais s'il est novice en peinture, il y a de longs jours que son terrible crayon égratigne le vélin.

Et qu'on ne lui demande pas la grâce du contour, l'aménité de la ligne, la rondeur de la forme à ce crayon âpre comme un scalpel, brutal comme un coup de poing; la précision de la pose, l'énergie concise du geste, le *heurt* du trait, la haine du détail, l'intelligence de l'intention, voilà ce qui caractérise cet historiographe implacable qui lance aux vents de l'Europe la portraiture du bourgeois croqué tout vif sur les feuilles estampillées de cette griffe léonine H. D.

Dès à présent il nous est enseigné par ce Juvénal *riocheur* de la lithographie comment l'égoïsme plisse une lèvre, de quelle façon l'avarice serre les tempes et les grime; comment l'astuce vulgaire, la gourmandise naïve, les béatitudes de la matière, l'âpreté au gain, la soif de l'injuste, l'inintelligence du beau, la terreur du grandiose, et toutes les grossières appétences peuvent, au grand dépit de Dieu, faire clignoter la paupière, boursouffler le nez, crevasser les joues, aiguiser le profil, aplatir le front, torturer les sourcils, creuser les narines, déchausser les dents, avachir la mâchoire, écarquiller les yeux, empâter le menton..

Ses cartons impitoyables enferment d'un bout à l'autre le sinistre procès-verbal, accompagné de réquisitoire, de tous les coups de marteau que les dix-huit années de corruption orléaniste ont asséné sur le crâne parisien. Le tableau de M. Daumier offre, avec toutes les qualités qui signalent son talent, les défauts que devait entrainer son exercice en un champ qui n'est pas le sien; la couleur n'est pas toujours présente à l'appel, et les brutalités que tolérait son crayon, transportées sur la toile, y paraissent un peu bien tapageuses; dans ce tableau, *le Meunier son fi s el l'âne* passent tout penauds sur le dernier plan où la perspective les efface, tandis que le premier plan est occupé par trois commères, bonnes filles et *fortes en gueule* qui, marchant et glapissant, désignent le père et le fils par des gestes de la franchise la plus comique. Au total c'est bon, quoique diantrement débraillé; nous attendons M. Daumier à une autre œuvre; toutefois, nous pensons que le crayon lui va mieux que le pinceau.

Nous voudrions pouvoir louer les tableaux de M. Lessore, dont plusieurs critiques ont dit du bien; mais notre franchise prétend qu'ils laissent beaucoup à désirer, et nous ne savons pas contredire notre franchise; il semble que ce peintre met du plâtre dans la couleur, et que c'est un parti pris chez lui de laisser ses toiles à l'état d'ébauche.

M. Penguilly.—Un *Cabaret breton* et *Sancho-Pança berné*. Ce n'est pas si grand que la main, mais que cela est préférable à bien des œuvres qui couvrent des pans de mur! Le *Cabaret breton* est un vrai bijou; nous ne dirons pas que les acheteurs devraient le couvrir d'or; vu la dimension, il est certain que l'artiste y perdrait.

Dans le second tableau, certaines ombres devraient être plus bleuâtres, ainsi qu'il est d'ordinaire aux pays chauds. Dessin très pur, bonne couleur, chaude et ferme.

M. Corot. Il nous tardait de parler de M. Corot; nul peintre qui soit moins faiseur que lui, nul qui possède moins les ressources vulgaires de cette adresse de main dont tant d'autres tirent vanité, et qui fait à elle seule les *trois quarts de leur vaillance*; et pourtant quel grand artiste, et comme il est fin avec toutes ses maladresses! comme il comprend la nature et comme il l'aime, et comme il la fait aimer!

Il ne s'amuse pas, celui-là, à éplucher la création et à compter les brins d'herbe et à trier les feuilles; il sait que la lettre tue, aussi court-il en une enjambée de l'alpha à l'oméga : et voyez cependant combien il est intelligible dans sa sobre concision, comme il dit bien ce qu'il veut dire, et rien autre!

Il est bon qu'on y réfléchisse; ce n'est pas en copiant scrupuleusement que l'on arrive à être vrai; c'est en interprétant; l'œuvre de l'artiste doit être la transformation et non pas le *fac simile* de la nature. Le *procès* de l'art est une multiplication où l'artiste est le facteur, où la nature est le multiplicande. Le produit s'appelle tableau. L'intellect (le *mâle* génie de l'artiste) féconde la nature passive, et l'œuvre qui en sort est fille de l'activité qui s'est affirmée dans la passivité; ce n'est pas tout à fait la nature et ce n'est pas tout à fait l'idée de l'artiste; cela tient des deux.

Donc, copier la nature, mais rien que la copier sans l'animer sous le souffle de l'idée, c'est présenter aux yeux une matière inerte, un résidu cadavérique, un fœtus mort né. D'autre part, se passer de la nature et ne s'appuyer que sur la fantaisie, tracasser l'idée sans lui fournir un champ d'exercice, c'est se condamner à la stérilité.

Les deux paysages de M. Corot, un *Site du Limousin*, la *Vue prise à Ville-d'Avray*, et deux autres qu'il fit il y a quelque quinze ou vingt ans, *l'Etude du Colysée à Rome* et une *Vue prise à Volterra, Toscane*, et qu'il expose cette année, sont exécutés avec cette simplicité large qui caractérise les grands maîtres; ils sont empreints de cette *personnalité* qui dispense tout véritable artiste de signer son œuvre. Le *Site du Limousin* est celui que nous préférons.

Le fraîcheurs de l'ombre, le profondeurs mystiques des forêts, la vapeur bleuâtre de la rosée, les mélancoliques tendresses de la nature, souriant à travers quelques douces larmes, voilà ce qui saisit de prime abord au vu de cette toile; ce n'est plus seulement un plaisir des yeux, c'est une volupté que l'âme ressent.

Indépendamment des autres tableaux, sur lesquels nous regrettons de ne pouvoir nous étendre longuement, l'œuvre capitale de M. Corot est *le Christ au jardin des Oliviers*.

La nuit se fait; au ciel qui retient encore quelques lueurs opalines, commencent à scintiller de rares étoiles.

Au détour de l'allée se montrent aussi, lanternes en main, les soldats que conduit le traître; sous l'ombre opaque des oliviers, dorment d'un sommeil lourd les disciples du Nazaréen.

L'artiste, concentrant les derniers rayons du soir, les a dirigés sur le Christ, dont le cou et robe pourprée s'éclairent largement au premier plan.

Sur le devant serpentent des ronces emblématiques; quelques touches argentines laissent glisser la lumière sur les feuilles et sur le tronc lisse et blanchâtre des oliviers.

Le Christ est prosterné; une désolation accablante a précipité son front contre terre, et lui a fait jaillir le sang par les pores.

Il s'est senti mordu, par avance, du venimeux baiser de Judas, et la trahison prochaine des siens retombe sur son cœur triste jusqu'à la mort. Voyons clair dans ce symbole vivant : c'est l'humanité qui s'affaisse sous le lugubre pressentiment de son avenir... et c'est la chair qui crie; c'est aussi l'âme qui frissonne.

Et n'avez vous pas ressenti de ces défaillances, ô hommes martyrs! si des cauchemars douloureux se sont emparés de vos nuits... Si un fils, un frère, une femme, un ami, vous ont emporté le cœur pour vous le mâcher du soir au matin?...

La scène est bien inventée, telle que nous l'avions rêvée; or, en ceci gît la suprême difficulté, comme le *desideratum* de l'art : satisfaire à l'idéal de tout le monde.

Il n'y a que les forts pour trouver ainsi la formule générale qui pénètre dans l'intelligence de chacun, la vérité une qui se fait reconnaître sans litige.

Des faits de l'histoire avec les circonstances dans lesquelles ils ont eu lieu, chacun de nous s'est fait une sorte de galerie dont il consulte au besoin les images.

Or, plus l'imagination de l'artiste est secondée par une lucide intuition du vrai, plus son type a chance d'admission en un plus grand nombre d'esprits.

Nous confrontons forcément l'image palpable que l'on nous présente avec l'image spirituelle que nous a montrée la réflexion, et si l'artiste est grand artiste, notre image se reconnaît dans la sienne, ou s'y absorbe, dominée qu'elle est par une conception plus large, par une expression plus juste.

Ils ont de ces visions limpides, eux *autres*, audacieux évocateurs des ombres..., et leurs tableaux donnent la mesure de leur puissance créatrice; encore ces tableaux ne sont-ils (tant il répugne à la pensée de se mirer dans la matière, et si vite elle s'y dépouille de ses rayons) encore ne sont-ils que les incertains reflets de l'éclair resplendissant qui leur a sillonné le cerveau.

**Ange Pechméja.**

parce qu'il n'y a de vrai, de juste et de bien dans le monde que la solidarité humaine. Il n'a pas compris que la révolution ne s'arrête jamais dans sa marche rénovatrice, et qu'indépendamment du courant souterrain, qui la fait circuler à l'état latent, elle ne cesse jamais de briser par des éruptions partielles, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, la croûte d'oppression et d'iniquité qui la recouvre.

Au moment où le gouvernement anglais se félicitait le plus du morne silence qui règne en Irlande, voici que de nouveaux troubles éclatent à la fois dans trois de ses colonies, sur trois points opposés du globe :

Au Canada;

Dans les Iles Ioniennes ;

Et au cap de Bonne-Espérance.

Trois conquêtes acquises et gardées par la force, et qui tôt ou tard se donneront par sympathie, la première aux Etats-Unis, la seconde à la Grèce, et la troisième à la Hollande.

On n'a pas reçu de nouvelles récentes du Canada ; mais celles des Iles Ioniennes présentent toujours le mouvement de Céphalonie comme devant avoir les conséquences les plus graves.

Quant au cap de Bonne-Espérance, la population se refuse de la manière la plus formelle à recevoir les *convicts* et à permettre la transformation de la colonie en dépôt de déportation.

Dans un meeting tenu au Cap le 4 juillet, les résolutions les plus énergiques ont été adoptées dans le sens du refus d'obéissance et de résistance aux ordres de la métropole. Malgré la pluie qui tombait à torrents, tous les orateurs qui ont parlé dans ce meeting, et spécialement le docteur Adamson, ont été écoutés avec la plus religieuse attention, et leurs discours ont été applaudis avec enthousiasme.

Le ministère anglais, au lieu de s'arrêter à mi-chemin des réformes sociales, ferait donc bien de reconnaître qu'il faut marcher avec la révolution pour ne pas être emporté par elle; car tout ce qui n'est pas pour le Peuple est contre Peuple, et tout ce qui est contre le Peuple sera brisé. B.

## ETATS GERMANIQUES.

FRANCFORT, 13 *septembre*. — Le prince de Prusse est parti d'ici aujourd'hui, pour retourner dans le grand-duché de Bade. L'historiographe slave, M. Palacki, vient d'arriver dans notre ville, venant de Bâle, où il était occupé à compléter ses matériaux pour écrire l'histoire de la guerre des Hussites. Il séjournera ici pendant quelque temps dans le même but.

— L'insurrection de Bade et du Palatinat a coûté à l'armée prussienne de 100 à 120 soldats tués, et près de 600 blessés. Les autres troupes allemandes envoyées pour faire la guerre aux insurgés n'ont eu que 50 hommes tués et 250 blessés. Quant aux troupes insurrectionnelles, elles auraient eu jusqu'à 500 hommes tués et 2,000 blessés.

## PRUSSE.

BERLIN, 13 *septembre*. — Il se confirme que l'Autriche et la Prusse se sont entendues sur le principe d'une commission provisoire centrale. On ne discute plus que sur la forme. Cette *union*, comme on l'appelle, n'a rien de commun avec l'œuvre de la Constitution allemande. Les deux parties contractantes sont la Prusse et ses alliés et l'Autriche, ainsi que les états qui n'ont pas adhéré à la Constitution des trois rois. La médiation improvisée de la Bavière a été écartée.

— Le grand-duc d'Oldenbourg, dans une proclamation publiée le 10 septembre, a fait connaître que le traité avec la Prusse pour l'accession du duché a été ratifié par lui et qu'il sera soumis à l'approbation de la diète.

## POLOGNE.

La *Gazette de Posen* annonce que l'empereur Nicolas a invité le général Lamoricière à entreprendre un voyage dans les provinces caucasiennes en compagnie du grand duc Constantin, qui s'y rend pour inspecter les troupes et les colonies militaires russes formant la ligne de Caucase. On croit que cette invitation a été faite dans le but de rappeler à l'Angleterre que le chemin du Caucase conduit aux Indes et que la France ne serait pas contraire à une collision des deux puissances dans ces contrées.

— On écrit de Brody en Galicie, 6 septembre

Dix régiments de cavalerie russe, qui occupaient jusqu'à présent leurs cantonnements sur la frontière de la Galicie et de la Hongrie dans les environs de Stryï, pour servir de réserve à l'armée principale, passeront par notre ville dans l'intervalle du 15 au 22 septembre. On fait déjà des dispositions pour les recevoir. Ils rentrent en Volhynie.

— On a amené à Cracovie, le 7 septembre, sous une escorte de six hommes, un officier et un cadet russes. On les a enfermés immédiatement dans l'ancien château.

— Les journaux de Berlin annoncent la mort du grand-duc Michel, frère de l'empereur. D'après la *Gazette de Silésie*, il est mort à Varsovie, le 9 septembre, le jour même où l'empereur est parti de Varsovie. Les journaux de cette ville du 11 n'en font encore aucune mention. Ce silence donne une idée de la sévérité de la censure, qui ne laisse passer dans les journaux que des communications officielles sur les personnes de la famille impériale. Pourquoi cette communication est-elle encore retardée, c'est une énigme. La nouvelle est d'ailleurs certaine, puisque la cour de Berlin a pris le deuil pour quatorze jours à l'occasion de ce décès.

— Tout occupé qu'il est de ses affaires en Allemagne, le gouvernement prussien ne cesse de poursuivre son système de dénationalisation des Polonais. Il se propose de faire envahir une partie de ses provinces polonaises par des colons allemands, et ce sont les soldats badois qui ont formé l'armée insurrectionnelle, qui doivent fournir leur contingent à cette œuvre de la politique prussienne. Dans ce but, le prince de Prusse s'est fait présenter un plan pour former des colonies, non seulement dans le grand duché de Posen, mais aussi dans les provinces de la Prusse orientale et occidentale, dans lesquelles une partie notable de la population appartient au peuple polonais et lithuanien. « Les soldats badois, dit une correspondance de la *Gazette d'Augsbourg*, qui seraient employés à cette colonisation, outre qu'ils ne seraient pas perdus pour la patrie allemande, arriveraient par ce moyen à une existence indépendante qui les corrigerait en même temps de leurs erreurs révolutionnaires. »

D'après le plan, ce serait sur les domaines de l'état que commencerait la colonisation ; plus tard, les soldats badois arriveraient à s'approprier les immeubles des particuliers, c'est à dire, des Polonais. Nous engageons les patriotes de la presse polonaise à s'opposer par tous les moyens à ce plan infernal. Leur pays n'a pas de déserts et s'il y a des terrains propres à la colonisation, qu'ils la facilitent plutôt aux indigènes qu'à une immigration étrangère qui ne manquerait pas sous peu de faire cause commune avec les Allemands prussiens et les juifs pour les opprimer.

## HONGRIE.

L'*Ami des soldats*, journal de Vienne, dément la nouvelle que Klapka aurait mis bas les armes à Dotis. D'après cette feuille, la garnison de Comorn s'éleverait jusqu'à 30,000 hommes avec 200 pièces de gros calibre et huit batteries ; mais les insurgés n'ont pas de grands approvisionnements de guerre, et quant aux vivres, l'humidité des magasins les aurait beaucoup endommagés.

## AUTRICHE

VIENNE, 11 *septembre*. — Le ministère a résolu de conserver l'ancienne organisation de l'académie nobiliaire fondée par Marie Thérèse. Cette décision a fait une impression pénible sur les habitants de la capitale. Il n'y a que des nobles qui puissent être admis dans cette institution.

— Les journaux de Vienne continuent de faire la guerre à la Prusse et de relever l'importance politique de la monarchie aurrichienne.

Le *Lloyd* va jusqu'à dire que l'Autriche, ayant la mission de garantir la paix du monde, doit être plus forte que la France, plus puissante que la Russie.

« La Prusse, dit-il, ne veut qu'augmenter la grandeur de sa dynastie et satisfaire aux besoins du moment, tandis que l'Autriche a une mission historique, une mission de civilisation à remplir ! » (Belle mission, que celle d'opprimer les Peuples ! )

La feuille *Montagszeitung*, qui reçoit les inspirations du prince Schwartzemberg et paraît être le mieux informée, dit que depuis le retour de son patron de Varsovie une alliance entre l'Autriche, la Bavière et le Würtemberg sauvera l'Allemagne des prétentions de la Russie sur l'armée, les finances, le commerce et la diplomatie des Etats allemands. Les journaux allemands qui défendent les vues de la Prusse sont écrits dans le même ton de véhémence. La *Gazette allemande* entre autres dit : « Toute la presse de Vienne est un mélange si abominable des lieux communs, de lâcheté, de servilisme, d'incapacité et de mensonge, qu'on s'en détourne avec dégoût. Nous croyons qu'aucune langue orientale ne pourrait se laisser entraîner à abuser ainsi de l'humilité de l'esclave et de l'abnégation de toute dignité, ainsi que le fait la langue allemande en usage dans la presse de Vienne.

**Croatie**.—On écrit d'Agram que les Slaves de Kikinda, comptant sur les promesses d'une administration distincte et nationale, ont chassé les nouveaux employés autrichiens qu'on a voulu leur imposer. Il a fallu, dit le correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*, toute l'énergie du général Haynau pour étouffer cette insurrection.

Tous les Slaves entrevoient maintenant que les services qu'ils ont rendus à l'Autriche leur sont payés par une ingratitude qui ne voit plus la nécessité de se cacher.

— La *Gazette de Vienne* publie la nomination du général Schlick comme commandant militaire de la Moravie et de la Silésie autrichienne. On lui destinait d'abord le commandement en Bohême. Les Tseckhs auraient été satisfaits de voir le général Schlick en Bohême ; c'est pourquoi on ne l'a pas nommé. L'Autriche ne veut pas que ses fonctionnaires soient populaires.

## ITALIE.

**Piémont**. — TURIN, 12 *septembre*. — On s'entretient partout et publiquement d'un changement de ministère. Les ministres et tous leurs adhérents en ont frémi et s'étudient à prouver que rien ne nécessite une semblable révolution, que les hommes qui sont au pouvoir connaissent trop bien leurs devoirs envers le roi et le pays pour renoncer à leurs traitements; qu'il leur faudrait pour s'en aller bien autre chose que les échecs répétés qu'ils essuient chaque jour à la chambre. Somme toute, c'est la répétition des arguments dont se servent tous les ministres qui n'ont pas de majorité, qui savent bien qu'ils ne peuvent la conquérir, mais bien décidés à ne céder leurs portefeuilles qu'à la dernière extrémité, et dispoés à subir tous les affronts plutôt que de les résigner.

GÊNES, 10 *septembre*. — Garibaldi a été assiégé hier de visites. C'étaient d'anciens amis, des militaires et des personnes haut placées, de toute couleur et de toute opinion. Le contre-amiral Duvar, le général La Marmora, le colonel Constabili, le prince Stabella étaient au nombre des personnes qui ont demandé à le voir.

Garibaldi est dépourvu de tout. Il est arrivé à Chiavari avec 3 livres, qu'il se fit prêter à Porto-Venere. Il est vrai qu'à Rome il refusait 20,000 écus que le gouvernement lui offrait, et qu'il ne voulait toucher qu'une très faible partie de ses appointements. Voilà un drôle de brigand, pour parler comme le *Constitutionnel* et autres journaux *ejusdem farinæ*.

Le colonel La Masa est parti pour Turin afin de s'employer pour que Garibaldi soit mis en liberté.

11 *septembre*. — Garibaldi est toujours dans la salle de la questure attendant que le gouvernement ait décidé de son sort. Hier il disait à quelques amis, qui sont venus le visiter, que son intention était de prendre les Apenins pour venir déposer les armes en Piémont, mais que quelques circonstances qu'il devait taire l'en avait empêché.

*P. S.* Il paraît que Garibaldi a été transféré à bord de la frégate *Saint-Michel*; le commandant, M. Persano, a été le prendre dans la salle de la questure à trois heures du matin et le conduisit à bord. Le général doit être transporté à Nice à bord d'un vapeur.

— Il est arrivé ici beaucoup d'autres émigrés, venant de Venise. D'après ce qu'ils racontent, les Autrichiens violent tous les articles de la capitulation, et exercent toutes sortes de violences contre les défenseurs de la malheureuse cité. Voici un échantillon des infamies commises par ces barbares :

Environ soixante Italiens de tous pays attendaient la délivance de leurs papiers dans une des salles du gouvernement.

Un général autrichien arrive, et, saisissant le bâton du caporal d'ordonnance, se met à frapper sur les uns et sur les autres, en criant : *briganta d'italiana*. Chacun se sauva pour se soustraire à ses brutalités; malheureusement quelques uns ont reçu d'assez fortes contusions.

**Vénétie**. — VENISE, 4 *septembre*. — Le choléra, qui semblait être, ces jours derniers, en décroissance, exerce de nouveau ces ravages principalement sur la troupe. Quoiqu'en dise la *Gazette*, la population garde une attitude très digne. Le soir, la musique militaire joue des airs sur la place San-Marco; quelques stipendiés se réunissent autour d'elle et applaudissent; mais c'est là tout.

Toutes les familles se retirent à la campagne; aussi, la plupart des maisons sont inhabitées. Le gouvernement songe à les peupler de soldats.

Une commission est partie pour Vienne afin d'obtenir le rétablissement du port franc.

On ne travaille pas à l'arsenal, ce qui a mis sur le pavé tous les ouvriers. Beaucoup d'employés ont été supprimés, ce qui augmente le nombre des malheureux.

La haine contre l'Autriche est plus ardente et plus vivace que jamais.

**Trieste**, 8 *septembre*. — D'après une dépêche télégraphique du ministre de l'intérieur, arrivée hier au soir, l'empereur doit arriver le 16 à quatre heures vingt minutes du soir à Laybach. Le 17, il partira pour Trieste.

**Etats Romains**. — ROME, 5 *septembre*.—M. de Rayneval est de retour à Rome. On le dit tout enchanté du résultat de son voyage. D'après ce qui a transpiré, il paraît qu'enfin le pape aurait promis quelques concessions et aurait fait espérer son retour à Rome, mais sans en fixer l'époque.

Les espérances que M. de Rayneval a rapportées ne seraient-elles point des illusions ? Comment peut-on s'imaginer que le gouvernement pontifical se décide jamais à renoncer aux abus dont il a toujours vécu, lorsqu'on voit la commission des cardinaux remettre tout sur le pied du passé, lorsque l'on voit établir des commissions spéciales pour scruter tous les actes, toutes les opinions, antérieurs même au 16 novembre; lorsque l'on chasse tous les employés civils et militaires qui ont servi sous le gouvernement republicain; lorsqu'on voit annuler les testaments, les contrats, tous les actes enfin qui ont été faits sous le gouvernement républicain !

La France n'obtiendra rien du pape. Toutes négociations seront impuissantes à vaincre l'obstination de gens qui se regardent comme étant d'institution divine; et dans tous les cas, il y faudrait un négociateur plus ferme et plus habile que M. de Rayneval, un homme imbu de cette maxime que le pouvoir des prêtres n'est qu'accessoire, et que la loi civile doit tout régir, tout dominer.

Pour cela, il faut un homme qui ne tremble pas devant une aumusse ou un rochet, voire même devant une tiare, et M. de Rayneval n'est pas cet homme.

On pourrait peut-être espérer quelque chose de M. de Corcelles, dont l'opinion sur Pie IX est assez connue. Mais il ne fera pas plus que M. de Rayneval.

En attendant, le pape est à Naples. Dieu sait quand il reviendra!

**Etats napolitains**. — NAPLES, 3 *septembre*. — Il est maintenant bien avéré qu'il ne faut plus penser à la Constitution. Le roi de Naples est parfaitement décidé à s'en passer. Reste à savoir si la nation sera longtemps de son avis.

En attendant, on fait à Naples ce qu'il faut pour prouver qu'une constitution serait chose fort nécessaire. Tous les employés passent au creuset de la réaction, et malheur à eux s'ils n'en sortent pas bien purs de toute scorie révolutionnaire. Les arrestations se font en si grand nombre qu'on ne sait plus où l'on en arrivera. Enfin, il n'y a plus d'autre loi que le bon plaisir. Un soupçon, une dénonciation, une parole, un caprice suffisent pour vous envoyer dans les cachots.

Un journal religieux créé nouvellement s'est mis tout d'abord à déclamer contre l'amnistie, contestant au roi lui-même le droit de la proclamer. Les jésuites triomphent. Un de ces bons pères prêchait dernièrement et invitait les dames, du haut de sa chaire, à mettre beaucoup de luxe dans leur toilette pour se distinguer du commun.

Le 8 septembre, on doit célébrer la fête de la Madona di Pie di Grotta. Le roi doit y assister avec tout ce qu'il pourra réunir de soldats.

La police et le clergé, pire que la police, deviennent de jour en jour plus redoutables. L'aristocratie, à quelques exceptions près, jouit de plus en plus de son triomphe. La comédie est jouée; les acteurs ont jeté le masque.

## SICILE.

Par décret du commandant en chef, toutes les dettes contractées par les communes, pendant la révolution de Sicile, sont et demeurent éteintes et abolies.

MALTE, 22 *août*. — Par le vapeur le *Growler*, sont arrivés de Tanger leurs altesses les princes Soliman et Rechid, fils de l'empereur de Maroc, qui vont à la Mecque par la voie d'Alexandrie. Leur suite est de soixante-cinq personnes. Leurs altesses partiront aujourd'hui pour se rendre à leur destination.

## SUISSE.

Nous lisons dans le journal *La Suisse* :

« Le gouvernement de Genève a été invité à faire parvenir au conseil fédéral le signalement de MM. Heinzen et Struwe, qui seront obligés de quitter prochainement le territoire suisse. Ils devront déclarer s'ils entendent passer par la France ou par le Piémont ponr aller s'embarquer à Gênes. La même mesure a été prise à l'égard de MM. Mieroslawski et Brentano. Le premier se trouvait à Berne, le second habite Lucerne. »

## ILES BRITANNIQUES.

**Angleterre**. — LONDRES, 13 *septembre midi*. — Consolidés 92 1/4 3/8 au comptant et 92 1/2 5/8 pour compte.

*Deux heures*. 92 1/4 3/8 au comptant et 92 3/8 1/2 pour compte.

Selon le dernier compte rendu hebdomadaire de la banque d'Angleterre, cet établissement possédait au 8 septembre, en lingots et espèces d'or et d'argent, 13,908,230 liv. sterl. contre une émission de billets de 27,908,230 liv.

Nous lisons dans le *Temps* :

« Un acte d'espionnage, que les honnêtes gens de tous les partis flétriront, a eu lieu le 13 septembre dans les bureaux du *Temps*.

L'*Assemblée nationale* s'est associée à cet acte, en publiant les renseignements de l'espion.

» Jusqu'à ce que le rédacteur en chef de ce journal ait fait connaître le dénonciateur, jusqu'à ce qu'il ait prouvé qu'il n'est ni l'auteur ni le complice de cette œuvre de police, M. Xavier Durrieu, rédacteur en chef du *Temps*, a le droit de lui en faire porter la pleine et entière responsabilité.

» Que M. de Lavalette, rédacteur en chef de l'*Assemblée nationale*, produise cette preuve, et M. Xavier Durrieu lui donnera satisfaction.

» Jusque-là, M. de Lavalette restera dans une situation qui ne permet point de provoquer un homme d'honneur.

» M. Xavier Durieu oppose un profond mépris aux injures que lui adresse ce matin l'*Assemblée nationale*, et il est sûr d'avoir pour lui le sentiment public. »

Il demeure évident pour tous les hommes de cœur que M. Xavier Durrieu ne peut se battre puisque son adversaire a refusé de fournir les explications demandées. La réponse de l'*Assemblée nationale* n'en est pas une.

C'est l'avis de tous les démocrates.

## NOUVELLES DIVERSES.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle une ordonnance de M. le président de la République, par laquelle est autorisée la *compagnie des Assureurs orléanais*.

— Un avis de M. le ministre des finances, placardé ce matin, prévient les rentiers de la 9e série (anciens déposants de la caisse d'épargne) de plusieurs choses importantes pour eux :

1° On commencera dès le 22 de ce mois à leur payer les arrérages du semestre expirant;

2° Ils sont dispensés d'aller prendre des cartes aux mairies comme au mois de mars;

3° Chaque jour on pourra payer 4 à 5,000 rentiers;

4° Une personne pourra se charger de plusieurs coupons, jusqu'à cinq;

5° Les bureaux de paiement ouvriront à 9 heures et fermeront à 3;

6° Les numéros d'ordre seront délivrés dès 6 heures du matin.

Enfin, le ministre engage les plus riches à laisser passer les plus pressés : il y a de l'argent pour tout le monde.

— Par arrêté de M. le préfet par intérim de la Seine, en date du 14 courant, placardé ce matin, la liste des électeurs aptes à élire les membres du conseil des prud'hommes est exposée aux mairies pour subir les modifications de droit. L'exposition durera jusqu'au 25 septembre, inclusivement.

Le 30 septembre, les patrons, et le 1er octobre les ouvriers, se réuniront pour désigner, par la voie du scrutin, les candidats prud'hommes aux nombres qui suivent :

| | Candidats patrons. | Candidats ouvriers. |
|---|---|---|
| *Conseil des métaux :* | 15 | 15 |
| *Conseil des tissus :* | 15 | 15 |
| *Conseil des produits chimiques :* | 15 | 18 |
| *Conseil des industries diverses :* | 18 | 15 |

Les scrutins ouvriront à huit heures du matin et seront clos à midi.

Les jours et lieux pour les élections définitives seront ultérieurement indiqués par un nouvel arrêté.

— Le service d'hiver commencera, sur les chemins de Rouen, du Havre et de Dieppe, à partir du 1er octobre.

— Le Conservatoire des Arts et Métiers va devenir enfin un monument digne de la capitale. On sait que de beaux laboratoires et un grand amphithéâtre ont été construits, et que plusieurs galeries du musée ont été restaurées, ainsi que l'antique réfectoire de l'ancien couvent, un des chefs-d'œuvre de l'architecture du moyen âge. En ce moment, on fait une belle entrée au Conservatoire, à la hauteur du n° 120 de la rue Saint-Martin; on construit un nouvel amphithéâtre dans la cour de l'administration, et on restaure de nouvelles galeries. Enfin, le Conservatoire s'est enrichi de plusieurs machines et inventions qui ont figuré à la dernière et brillante exposition de l'industrie nationale.

— Pour les grands et populeux quartiers des faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin, il n'y avait qu'un bureau de commissionnaire au Mont-de-Piété, situé rue du Faubourg-Saint-Denis et rue de Mazagran. Ce commissionnaire s'en étant allé avec la caisse, il y a quelques jours, l'administration s'est emparé des registres et des pièces de la comptabilité, et le bureau a été fermé.

On sait combien les droits de ces commissionnaires pèsent d'un poids lourd sur les pauvres emprunteurs. En ce moment on pétitionne, dans les 3e et 5e arrondissements, pour qu'à la place du bureau de commissionnaire on substitue une succursale du Mont-de-Piété pareille à celles des rues de la Pépinière et des Petits-Augustins.

On dit que l'administration du Mont-de-Piété ne demande pas mieux ; mais il faut le consentement du conseil municipal et du préfet de la Seine. Le donneront-ils ? Telle est la question.

En attendant, les habitants des deux faubourgs sont obligés de faire une lieue pour aller engager leurs effets.

— Hier a eu lieu, à Vincennes, une belle fête de famille militaire après les manœuvres et les exercices de tir au polygône. C'était hier le 134e anniversaire de la naissance du célèbre inspecteur-général d'artillerie Gribauval, né le 15 septembre 1715 et mort en 1789, après avoir fait une révolution dans l'arme si illustre aujourd'hui.

— Hier et aujourd'hui, on ne rencontrait que soldats qui conduisaient des prisonniers à la préfecture de police.

— Les artistes henriquinquistes de Paris sont inépuisables dans les formes à donner à l'image de leur idole. On voit en ce moment chez les marchands d'estampes un gros saint joufflu, barbu et moustachu, les yeux bleus, un peu bancal, habillé d'une tunique et d'une chappe par dessus; couronne fleur de lysée en tête avec une magnifique croix d'or à la main gauche.

Au bas on lit : St. Henry.

Celà nous représente *M. Crédit, le cuirassier*; l'homme en plâtre M. le duc de Bordeaux enfin.

Comme pendant à cette image, ils ont représenté son auguste épouse, sous le costume de Sainte Marie !

Pauvres gens qui croyez convertir, par ces moyens détestés, ces voltairiens de Français !

— Voici encore une fois la viande de boucherie, à Paris, montée à des prix hors de toute proportion avec les cours de Sceaux et de Poissy. On parle de manœuvres infâmes et impunies.

— Demain M. Berger, préfet de la Seine, fera cesser l'intérimat de M. Pontonnier, en reprenant le portefeuille et la signature.

—Le président de la République, sur la proposition du ministre de l'intérieur et de l'avis de la commission des mises en liberté, présidée par M. Victor Foucher, a ordonné la mise en liberté de 223 insurgés de juin 1848, détenus sur les pontons de Brest, Cherbourg et Lorient.

Par suite de cette libération, il n'y aura plus de détenus de cette catégorie dans les établissements de la marine à Lorient. On assure que la citadelle de Port-Louis est destinée à recevoir les condamnés politiques à la détention.

— M. Hofmann, ancien membre de la Convention française, professeur émérite à l'Université de Mayence, vient de mourir près de cette dernière ville, à l'age de quatre-vingt seize ans.

— L'ouvrage de M. Ramon de la Sacra, que nous annonçons aujourd'hui sous le titre de RÉVOLUTION ÉCONOMIQUE : *Causes et moyens*, peut être considéré comme une introduction à l'économie sociale rationnelle, dont les principes seront plus tard exposés par l'auteur. Il s'est borné dans le premier écrit à constater que les mécanismes économiques qui ont régi les sociétés jusqu'aujourd'hui sont devenus impuissants à satisfaire les besoins de la société et à déterminer les conditions du mécanisme nouveau qui doit remplacer l'economie politique des écolés.

— Des expériences ont constaté la présence du cuivre dans les moules, ce qui est une des causes des empoisonnements par ces mollusques malfaisants. On conseille donc de ne manger des moules qu'après avoir eu soin de laisser séjourner pendant quelques instants dans le jus qu'elles rendent par la cuisson, soit la lame d'un couteau, soit une aiguille à tricoter, soit enfin tout autre objet de fer, pourvu qu'il soit poli et récemment écuré. Si le morceau de fer, qui a servi à l'expérience, se trouve recouvert de cuivre, les moules doivent être jetées incontinent comme empoisonnées par ce métal.

— L'Odéon redonne ce soir son spectacle d'hier : le *Trembleur*, la *Jeunesse du Cid* et le *Colin-Maillard*. Nous ne pouvons l'en blâmer ; lés recettes seraient là pour nous donner tort. D'ailleurs, cette composition de spectacle est des plus heureuses.

— SALLE DE LA FRATERNITÉ, rue Martel, 9. — Le lundi 17 septembre à 8 heures et demie du soir, *Grand concer populaire* donné par les Associations ouvrières pour la liquidation de la salle. — *Chœur des Enfants de Paris*, soles d'instruments, romances, duos, chansonnettes comiques, etc.—Prix des places, 30 centimes; tribunes, 50 centimes. Les bureaux ouvriront à sept heures et demie.

## AVIS AUX MARCHANDS DE JOURNAUX DES DÉPARTEMENTS.

**Les demandes de numéros non accompagnés de paiement sont considérées comme non avenues. L'administration de la TRIBUNE DES PEUPLES cessera tout envoi de numéro lorsque les abonnements au numéro ne seront pas renouvelés.**

MÉDAILLE POPULAIRE, représentant d'un côté le général BEM, de l'autre le général DEMBINSKI, se trouve aux bureaux de la *Tribune des Peudles* au prix de 10 cent.

## Mazzini.

Nous pensons qu'on ne lira pas sans intérêt les détails suivants sur Mazzini. C'est un correspondant qui écrit de Londres :

« Un soir du mois de mars 1840, j'étais allé prendre le thé chez une dame habitant cette capitale. La théière bouillonnait sur la table; quatre dames étaient assises à l'entour, attendant que l'on versât le nectar qui fait les délices des estomacs britanniques. La maîtresse de maison nous pria de patienter, car il manquait un hôte qui devait être le principal personnage de notre petit cercle. Enfin on entendit le marteau de fer résonner sur la porte d'entrée avec le signe particulier qui, à Londres, annonce les visites, et Mazzini, qui devint plus tard dictateur de la ville éternelle, entra. Il nous fut présenté, et la dame qui nous recevait expliqua les motifs de sa venue qui était l'examen des papiers posthumes d'Ugo Foscolo, dont il préparait alors une édition. Pendant que Mazzini et la maîtresse de la maison conversaient ensemble à ce sujet, dans un coin de la salle, nous eûmes tout le temps d'examiner l'extérieur de l'intéressant étranger.

» On pouvait presque dire de lui : Voici une tête superbe; des traits nobles et réguliers, un front haut et majestueux qu'ombrageaient des boucles de cheveux noirs : des yeux également noirs, grands et vifs, pleins d'expression d'où s'échappent un regard pénétrant : ajoutez à cela d'épaisses moustaches et vous aurez l'aspect extérieur du jeune Génois qui, à cette époque, ne comptait pas plus de 26 ans, et qui avec beaucoup d'autres réfugiés politiques d'alors avait cherché et reçu asile sur le territoire anglais. Mazzini parla beaucoup et sans se faire prier : mais son thème favori, celui sur lequel il revenait le plus souvent, était la patrie, la liberté et les rapports sociaux des hommes. Quant aux individus, il n'en disait pas un mot. C'était de l'espèce humaine en général qu'il s'occupait et non de tel ou tel individu en particulier. Aussi n'établissait-il au-

cune différence entre les sexes. Un homme et une femme étaient pour lui même chose : l'individu homme et l'individu femme ne concourent ils pas tous deux dans la même proportion à la formation du grand tout? Mazzini adressait souvent la parole aux jeunes dames qui s'étaient rapprochées de lui et attachaient sur lui leurs regards : mais il était aisé de voir qu'il ne faisait aucune attention à leurs personnes et ne s'occupait que de leurs paroles. C'était une conséquence de ses idées.

Plusieurs années s'écoulèrent sans que j'eusse occasion de le revoir. Enfin une dame me pria de l'accompagner un matin chez quelqu'un de ses amis malade. Nous nous dirigeâmes vers un des faubourgs de Londres. Le terme de notre course fut une petite maison, d'apparence modeste, mais qui avait un air de propreté remarquable. Nous entrâmes et fûmes introduits dans la salle du rez de chaussée par le propriétaire lui-même, qui n'étaient autre que Mazzini. Je n'eus pas de peine à le reconnaître, seulement il me parut plus pâle, et, si la chose est possible, plus maigre que la première fois : il portait sur son visage la trace des souffrances de l'ame qui ne lui avaient pas manqué depuis notre entrevue. Il nous apprit que, dégoûté du monde, il s'était retiré dans ce petit logis et voulait y finir ses jours. Il ne recevait aucune visite, si ce n'est celle de deux de ses compatriotes avec lesquels il était lié par la conformité des opinions. Comme il était étranger, et que du reste il ne faisait aucune avance, il n'était pas recherché dans les salons : cet éloignement de la société lui plaisait. Mazzini était avant tout homme d'idée; il n'agissait que pour se conformer à une idée.

Néanmoins la vie qu'il menait n'était pas encore celle d'un Diogène. Son habitation, quoique petite, pouvait contenir aisément plusieurs personnes. Elle se composait, ainsi que presque toutes les maisons anglaises, d'un souterrain servant de cuisine, d'une salle à manger au rez de chaussée, d'un salon au premier étage et d'une chambre à coucher au second.

Mais un philosophe, un homme d'idée ne peut pas descendre aux petites misères de la vie pratique. Un ménagère etait quelque chose d'indispensable; il s'en procura une et l'installa dans le souterrain pour veiller aux besoins de la maison. Bientôt Mazzini eut lieu de s'apercevoir qu'elle recevait souvent la visite d'un individu avec lequel elle paraissait agir familièrement. Notre philosophe gourmanda sa servante.—Mais c'est mon mari! répondit-elle.—Que dire à cela ? On ne peut gronder une femme de recevoir les visites de son mari. Et dès ce jour le mari fut installé aussi. Cette indulgenee encouragea la servante qui, à quelque temps de là, reçut tous les jours la visite de deux enfants. Ceux ci, peu habitués au silence, remplirent la maison de vacarme. Pourquoi introduire ici des enfants étrangers? dit Mazzini à sa servante avec un ton de réprimande.—Mais ce sont mes enfants!—Que répondre ? On ne peut gronder une femme qui s'entoure de ses propres enfants. Bref, la famille de la ménagère, chez Mazzini, fut au complet. L'espace étroit de la cuisine ne lui suffisant plus, la maison presque entière fut à sa disposition, et l'on prit dès-lors en commun les repas. Une pareille résolution honorait le cœur de Mazzini; mais son esprit idéaliste devait être mal à l'aise dans la société d'individus sans éducation et qui ne comprenaient pas ses idées, ses goûts, et pour lesquels il était aussi une gêne. Cependant il patienta. Par bonheur, les événements vinrent changer cet état de choses.

Les réfugiés italiens qui se trouvaient à Londres auraient voulu travailler pour l'affranchissement de leur patrie : c'était là leur rêve, leur ambition; mais cette patrie, le despotisme ombrageux de l'Autriche leur en défendait l'entrée. Ils pensèrent que travailler au bien-être des classes pauvres c'était encore servir la cause de l'humanité et de la liberté. Ils formèrent donc un plan pour l'éducation des malheureux Savoyards qui, chaque année, arrivent par bandes dans la capitale du royaume britannique, ne sachant ni lire ni écrire, et n'ayant aucune espèce de ressources. Mazzini fut nommé à l'unanimité directeur en chef de l'entreprise; ses moyens pécuniaires (il est d'une famille génoise fort aisée) et puis ses talents, dont tous ses compatriotes reconnaissaient la supériorité, l'avaient désigné à ce poste.

Il y consacra son temps, ses forces et sa bourse; mais comme le nouvel établissement se trouvait au centre de la ville, et que sa maison était dans un des faubourgs de Londres, ce qui l'obligeait chaque jour à de longues courses, il vendit sa maison et chercha un logement qui le rapprochât du but de ses occupations actuelles. On congédia la servante, son mari et ses enfants, qui dirent adieu en pleurant à ce délicieux phalanstère où ils avaient vécu dans l'abondance, et Mazzini dut respirer librement quand il se trouva de nouveau seul.

Pour soutenir l'établissement de bienfaisance qu'il s'était chargé de diriger et qui absorbait toutes ses ressources, il résolut de donner un concert annuel, et dans la suite il établit un bazar. Cela lui coûta beaucoup de temps et de peine. Il trouvait néanmoins encore le moyen de se livrer à des travaux litteraires. Le *Quarterly-Review* inséra un travail de lui sur Carlyle, dont il admirait les ouvrages et qu'il connaissait particulièrement. Je lui faisais alors de fréquentes visites. Survint l'aventure des lettres décachetées. A partir de ce moment, Mazzini ne fut plus l'étranger ignoré, l'exilé malheureux : il devint un personnage; il fournit à l'entretien du jour; le beau monde féminin en raffola.

Dans les boutiques des marchands d'estampes on exposait son buste et son portrait; les gazettes parlaient de lui; une foule de lettres lui étaient adressées. Bref, tout le monde voulait connaître cet homme pour lequel deux innocents avait perdu la vie.

Les publicistes et les hommes d'Etat enviaient l'honneur de le rencontrer dans les salons afin de pouvoir converser avec lui. Mazzini n'avait plus de repos. Il pouvait vivre encore à sa guise, mais non plus en ermite : il comptait parmi les gens que l'on appelle des caractères publics.

Vers cette époque, j'entrepris un voyage en Italie et me chargeai de lettres pour sa famille. Vainement, tout le monde me blâma : on me disait que je ne pourrais échapper à la vigilance des sbires autrichiens et que, pour prix de témérité, je subirais la prison : je restai inébranlable. J'empaquetai seigneusement au fond de ma malle un petit buste de Mazzini, comme il en paraissait alors à Londres : et ses lettres, cousues dans un petit sac de toile, reposèrent comme un talisman sur mon cœur. J'arrivai sans encombre dans la Péninsule, et je remis les deux objets aux personnes désignées. Je ne sais si tout le monde partage le même sentiment, mais on éprouve un bien-être secret à mettre en défaut la police, quand elle s'égare dans des voies aussi injustes que le faisait alors la police autrichienne.

A mon retour, je trouvai Mazzini toujours occupé de son établissement de bienfaisance. Moins il entrevoyait d'espoir, et plus il déployait de courage. Il avait imaginé d'ouvrir une souscription à un penny (deux sous) pour l'affranchissement des Italiens.

Déjà il avait recueilli une assez belle somme quand éclatèrent les événements de Février 1848. Alors il s'écria : Adieu établissement de bienfaisance, concerts, bazar et souscription à un penny! Ma mission aujourd'hui est d'une autre nature. Il vint en France alors que l'enthousiasme, provoqué par le grand mouvement révolutionnaire, était au comble, s'entretint avec nos plus fameux démocrates, et se rendit ensuite en Italie. Le soleil de la puissance se leva pour lui dans toute sa splendeur : Rome le porta à la tête de son gouvernement, et nul doute qu'il eût fait de l'Italie une seule république depuis Venise jusqu'à Naples, si tous les Italiens avaient eu son ardeur et son patriotisme. »

# VARIÉTÉS.

## SOCIALISME RATIONNEL (1).

*Association universelle des prolétaires ayant pour but l'anéantissement du paupérisme et des révolutions.*

(4e QUESTION. — *Suite.*)

Les prétendus savants sont peut-être moins à craindre que les prétendus philosophes. Ceux-ci sont métérialistes par galimatias, ou tout au plus par raisonnements négatifs.

Ils disent : création et anthropomorphisme sont absurdes; *il n'y a de possible* que matérialisme et anthropomorphisme; donc il n'y a que le matérialisme de rationnel. Les prétendus savants, au contraire, s'appuient sur des démonstrations prétendues positives. Ils sont déjà disciplinés au raisonnement. Ils ont accepté le matérialisme, parce qu'une démonstration prétendue positive les y a conduits. Ils admettront l'immatérialité, c'est à dire l'éternité des âmes et la détermination de l'humanité quand une véritable démonstration leur prouvera, d'une manière rationnellement incontestable, que ce qu'ils ont cru jusqu'à présent être une véritable démonstration n'est qu'une démonstration illusoire. Ces matérialistes, par prétendue science, sont d'ailleurs dans le même cas que les prétendus philosophes. Domestiquement et en dehors de toute hypocrisie, il n'en est pas un qui ne s'avoue matérialiste. Mais allez dire à ces prétendus savants devenus législateurs, fussent-ils même quarante-deux mille fois secrétaires perpétuels d'académies scientifiques, qu'ils sont matérialistes, et vous verrez le sabbat infernal que feront ces messieurs en criant à la calomnie.

Et d'où viennent ces contradictions de la part de ceux dont l'habitude de la vie entière est de raisonner?

De la vanité, de cette effroyable vanité source de tous les maux possibles. Ils savent que leur prétendue science, que ce qu'ils croient être la science conduit nécessairement au matérialisme. Ils savent que le matérialisme, socialement considéré, est essentiellement anarchique. Ils savent que depuis l'incompressibilité de l'examen, il est absolument impossible d'empêcher les masses de connaître les conclusions de la science. Ils savent que la vulgarisation du matérialisme conduit à la mort sociale. Et néanmoins ils ne veulent pas avouer que cette science est mauvaise, ou n'est que celle du diable, celle du crime. Pournboi? Parce que déclarer leur science inepte serait se déclarer ignorants. Et ces messieurs ne veulent pas avouer leur ignorance.

Du reste, donnez une démonstration réelle aux prétendus savants, et en devenant réellement savants ils deviendront les plus ardents vulgarisateurs du socialisme rationnel. Le tout est de les faire *écouter*. Il est vrai que souvent c'est aussi difficile que de faire *entendre* un sourd. Mais ils mourront, et ceux qui leur succéderont auront honte de leur ressembler.

(1) Voir le numéro d'hier et d'avant-hier.

Quant aux artistes, poëtes compris, soit en prose, soit en vers, ceux-là ne sont ni religieux, ni philosophes, ni savants; ils sont mystiques, et d'un mysticisme de girouette. Sans principes à eux, pas même à leur insu, ils ont successivement tous les principes du dernier qui leur parle : du reste, s'ils sont généralement accessibles au mensonge, comme ayant généralement les plus belles organisations, et comme etant les plus désireux de vérité, ils seront aussi les plus accessibles à la vérité, quand il y aura une vérité incontestablement démontrée.

De Maistre et Châteaubriand ètaient artistes par excellence. Cousin, Lamartine, Lamennais, Proudhon et Pierre Leroux, sont éminemment artistes. Supposez les cataractes de la vanité abaissées à ces magnifiques intelligences; présentez-leur la vérité, l'incontestable vérité; et les martyrs de l'ancien christianisme n'auront été que des enfants vis-à-vis de ces nouveaux chrétiens, en donnant le nom de chrétiens à ceux qui professent la doctrine du dévoûment rationnel.

Il est d'ailleurs un moyen bien simple d'attirer à soi les fanatiques de l'art. Il n'est d'art possible que par la représentation de ce qui est vérité, ou de ce qui est tenu pour vérité. Tant que la vérité réelle n'existe pas, l'art est réduit à un mensonge socialement tenu pour vérité; et ce mensonge, en galimatias artistique, est nommé IDÉAL. Tant que la vérité réelle n'existe pas, et qu'un mensonge peut être pris pour vérité, l'art est possible par l'idéal; mais du moment que l'examen fait rentrer tous les mensonges dans le néant, dont la nécessité sociale les avait fait sortir, l'art meurt nécessairement, et ne peut ressusciter que pour l'intronisation de la vérité. Maintenant, au moral, l'art est mort, de l'aveu même des artistes; l'idéal n'est plus qu'à Charenton. Aussi parcourez nos expositions, qu'y trouvez-vous? Des muscles et de la peau; des corps, de l'organisme, oui, mais d'âme, point : vous diriez des résultats de mécaniques, des daguerréotypages. C'est que, pour l'artiste, il n'est plus d'idéal possible. Il a beau se griser d'opéra, de champagne ou de polka; il a beau se décorer du titre d'artiste, il sait bien lui-même qu'il n'est qu'un ouvrier, et qu'un mauvais ouvrier : en hémistiches, en notes, en marbre ou en toile.

Mais à ces belles organisations n'ayant plus d'idéal possible, présentez-leur la vérité : et les murs de Thèbes vont s'élever; et les murailles de Jéricho vont s'écrouler. Il y a plus : la fatalité aveugle, ou plutôt l'injustice des dieux, devant l'examen tout ce qu'il y a de plus anti-artistique au monde, parce qu'elle rend les dieux des scélérats et les hommes des machines : cette fatalité disparaît alors pour faire place à la fatalité harmonique, expression de justice éternelle, de justice absolue. Voyez, d'une part, Œdipe subissant avec courage, résignation et même bonheur l'expiation de fautes qu'il saurait, par cela seul qu'il serait frappé, avoir commises dans une vie antérieure; et, d'une autre part, Œdipe innocent reprochant aux dieux de le frapper pour lui avoir fait commettre involontairement un crime qui, devant la justice, ne devrait retomber que sur eux; puis dites-nous de quel côté se trouve la véritable poésie, l'admirable et le sublime?

Prouvez aux artistes qu'il n'y a plus d'art possible que par la démonstration de la vérité; prouvez que le socialisme rationnel n'est autre que l'exposition de la vérité, et tous les artistes vont devenir socialistes.

Les économistes ont pour DIEU *ce qui est*; cela est vrai. Ils sont tout ce que nous avons dit en énumérant les obstacles qui se rapportent à eux; cela est encore vrai. Aussi prenez un économiste en particulier et essayez de le faire parler comme il pense. Si vous réussissez, vous n'en trouverez pas un, à commencer par M. Blanqui et à finir par M. Léon Faucher, qui ne soit persuadé, et cela en raison de sa capacité, que l'ordre économique, l'ordre relatif à la richesse doit être *radicalement* changé. Néanmoins, comme ils ont tous la bosse d'Adam, la bosse du diable voulant escalader le ciel, ou la bosse de vanité, vous n'en trouverez pas un, à commencer par M. Léon Faucher et à finir par M. Blanqui, qui aura le courage d'avouer publiquement son ignorance sur les moyens de réorganiser radicalement la société. Aussi tous, et M. Thiers en tête, lequel, par parenthèse, ne sait même pas ce que c'est que l'économie politique, nous diront-ils à toutes les tribunes possibles : Que la société doit être *améliorée*, mais qu'elle ne peut être *radicalement* changée.

Du reste il faut aussi savoir excuser les économistes. Ils sont, relativement à l'ordre social, ce que sont les législateurs quant aux lois, les gouvernements quant aux moyens de les appliquer, les journalistes quant à ce qui se nomme vérité, les prêtres quant à l'anthropomorphisme, les prétendus philosophes quant au galimatias, les prétendus savants quant aux démonstrations, et les artistes quant à l'idéal. Tous voudraient bien avoir mieux, mais il faut aussi l'avouer, on ne leur a pas présenté mieux. Le crime des économistes n'est ainsi que le crime commun, celui de ne pas vouloir avouer sa propre ignorance : ce qui seul suffirait pour les empêcher tous d'écouter, si même *mieux* leur était présenté.

Vous direz peut-être que l'ignorance est un aveuglement, et que si vous leur présentez la vérité, même en les supposant de bonne foi, ils ne pourront la reconnaître, ni par conséquent l'accepter.

Ici vous ne vous trompez qu'en une chose : c'est que ce n'est point l'ignorance qui cause l'aveuglement, mais bien la vanité. Donnez-moi un enfant ordinaire à l'époque de sa naissance ; il est alors aussi ignorant que possible. A l'âge de dix ans, je vous le rendrai réellement savant.

Donnez à Minerve elle-même et nos législateurs, et nos prêtres, et nos philosophes, et nos savants, etc. à instruire. Et Minerve elle-même y emploierait inutilement l'éternité si, préalablement, elle n'a détruit en eux la vanité qui les empêche d'avouer que, ce qu'ils se vantent de savoir, ils l'ignorent.

Mais le bien que Minerve elle-même n'aurait pu faire sera fait par la cause même du mal, par la vanité, que la nécessité sociale finit par porter nécessairement à se suicider. Car tout ce qui est de nécessité sociale se fait nécessairement : soit par A, soit par B.

Voulez-vous un exemple d'un suicide de vanité?

Du moment que la vérité réelle aura apparu, quant à l'économisme, la vanité d'un économiste s'en emparera comme étant le résultat de ses propres spéculations. Alors il mettra dix fois plus de rage à propager la vérité qu'il n'en aura mis à propager l'erreur. L'essentiel, dans ce cas, est de ne pas le détromper. Qu'importe d'où sort la vérité pourvu que tous puissent la voir et la reconnaître? Qui de nous n'a point dit des choses vraies ou fausses, à des gens qui auparavant n'en avaient aucune idée, et ne les a vu quelquefois, seulement 48 heures après, venir vous donner ces mêmes choses à vous-même comme étant de leur propre invention? Si vous avez la bonté de ne pas les détromper, soyez persuadé qu'ils défendront leurs inventions comme la mère la plus tendre défend son dernier né.

Et voilà une vanité suicidée.

Dans tous les cas, attendez que je sois mort, et les économistes me donneront comme un des leurs, et aussi les philosophes, etc., etc. C'est pour cela que, pour le public, j'aurais voulu n'être qu'un mort. Mais j'ai eu des élèves maladroits; ils n'ont pas compris qu'un vivant a toujours tort. Attendez, dis-je... Et voilà toutes ces vanités suicidées.

Vous verrez que tous ces messieurs, que j'écorche, m'accuseront d'être peu modeste. Et, cependant, ce n'est que par là que je l'emporte sur eux; car, le seul ennemi de la véritable modestie n'est autre que la vanité. Il est vrai que la véritable modestie n'est autre que l'orgueil. Or, j'avoue, que dis-je, je me fais gloire d'avoir beaucoup d'orgueil, et pas du tout de vanité. Pauvres gens! vous ne voyez donc pas que je combats en plein jour, et avec les armes de la vérité? tandis que vous, pauvres albinos, ne voyez plus en plein jour, et n'avez d'armes que celles du mensonge, lesquelles se brisent et se briseront éternellement devant le bouclier de la vérité.

COLINS, chef d'escadron.
(*La suite à demain.*)

*L'un des Rédacteurs Gérant :* ALPHONSE HERMANT.

SPECTACLES DU 17 SEPTEMBRE 1849.

THÉATRE DE LA NATION. — La Juive.
THÉATRE-FRANÇAIS. — Le Femmes savantes, le Barbier de Séville.
OPÉRA-COMIQUE. — Domino noir, le Toréador.
SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — La Jeunesse du Cid, le Trembleur.
THÉATRE-HISTORIQUE. — Le Chevalier d'Harmental.
VAUDEVILLE. — Sous le Masque, Pas de fumée sans feu, Les grands Ecoliers en vacances, Le Congrès de la Paix.
VARIÉTÉS. — Les Parens de ma femme, les Caméléons, Lorettes et Aristos, le Congrès de la Paix.
GYMNASE. —La Belle-Mère, les 7 Billets, les Représentants en vacances.
THÉATRE MONTANSIER. — Le Tigre du Bengale, le Groum, un Oiseau de passage, le Curé de Pomponne.
PORTE SAINT-MARTIN. — Le Livre Noir, l'Etoile du Marin.
AMBIGU-COMIQUE. — Le Juif Errant.
GAITÉ.—Mardi réouverture.— La Sonnette du Diable, Moulin Joli.
FOLIES-DRAMATIQUES. — Les Cascades de Saint-Cloud, Œil et Nez, le Chevalier de Florvac, un Scandale, la Révolte des Modiste.
DÉLASSEMENTS-COMIQUES. — L'avocat sans cause, aux Innocents les mains pleines, Phœbus et Borée, Paris l'été.
THÉATRE-CHOISEUL. — Les Talismans du Diable.
THÉATRE DU LUXEMBOURG. — La Nuit du 16 avril, une Nuit au Château, le docteur Robin, l'Avocat pédicure.
CIRQUE-NATIONAL—Champs-Elysées.—Ouverture à 8 heures, Soirée équestre.
HIPPODROME, barrière de l'Etoile. — Exercices équestres, les dimanche, mardi, jeudi et samedi.
PANORAMA. Champs-Elysées. — Bataille d'Eylau.
CHATEAU ROUGE. — Bals les dimanche, lundi et jeudi.
JARDIN-MABILLE. — Bals les mardi, jeudi, samedi et dimanche.
CHATEAU DES FLEURS. — Tous les soirs à sept heures, concert vocal et instrumental; tous les jours fêtes et promenades de 1 heure à 5.
CLOSERIE DES LILAS.—Bals les Dimanches, Lundi et Jeudi.

PARIS. — Imprimerie centrale des chemins de fer de NAPOLÉON CHAIX et Ce, rue Bergère, 20.